

# Les noms de la 5<sup>e</sup> déclinaison

On peut distinguer très nettement deux ensembles au sein de la 5<sup>e</sup> déclinaison. D'une part les noms *-ēs* ; d'autre part les noms en *-iēs*.

## Les noms féminins en *-ēs* : *rēs*, *spēs*, *fidēs*

L'ensemble des noms en *-ēs* est très intéressant dans la mesure où il est très limité : il compte en tout et pour tout 5 ou 6<sup>1</sup> éléments, au sein desquels il faut distinguer *rēs* et *spēs*, qui sont les seuls à pouvoir être utilisés au pluriel. Au plan morphologique, tous ces noms ont la particularité de voir leur *-ē-* long s'abrégé au génitif et au datif singuliers ; ils sont tous, sans exceptions, féminins.

Le plus important et le plus courant de tous ces noms, *rēs*, *rei* « la chose, l'affaire, la cause (en justice) », intéresse particulièrement les francophones, dans la mesure où son accusatif, *rem*, est à l'origine du pronom indéfini « rien ». On comprend dès lors pourquoi ce pronom peut avoir une valeur positive que ce pronom peut prendre, équivalent à « quelque chose » ou à « quoi que ce soit » : « Est-il rien de si beau ? » ; « Ce n'est pas la peine de rien changer » ; « *Est-il rien de plus vain qu'un songe mensonger ?* » [Chassignet, 1594]. En fait, en ancien français « rien » servait à renforcer l'adverbe « ne » : « ne rien faire », c'est à l'origine, « ne pas faire une chose ».<sup>2</sup>

Ce nom est très important aussi dans la mesure où il permet de former le nom composé *rēspūblica*, *reīpūblicæ*, si important pour la littérature latine classique : la république, c'est « la chose publique », qu'on soit dans un régime républicain ou pas ; nous sommes donc obligés de souvent le traduire par « État ».

En outre, il faut remarquer le couple sémantique et morphologique qu'il forme avec *spēs*, *speī* « l'espoir, l'espérance, l'attente » : d'une certaine façon l'espoir d'une chose (*spēs alicujus rei*), ce n'est pas encore la chose. On peut aussi les associer dans la mesure où la notion de « chose » permet de rendre générique, et donc abstraite, la notion la plus concrète qui soit : une chose concrète, une pierre, une rose, perd quasi tout caractère concret lorsqu'on l'appelle « une chose ». En tout cas, il est assez frappant de constater que les chrétiens ont associé deux des trois noms latins en *-ēs*, *-eī* dans la série des trois vertus dites « théologiques » : *fidēs* et *spēs*, avec *cāritās* : « la foi, l'espérance et la charité ». On voit bien, quoi qu'il en soit, par-delà la théologie chrétienne, le lien sémantique qu'on peut faire entre les deux mots : d'une certaine façon, la *fidēs* (« foi, confiance, crédit, bonne foi, promesse, assurance ») n'est qu'une forme de *spēs*, mais plus solide, plus assurée.

Restent deux mots, qui appartiennent usuellement à la 3<sup>e</sup> déclinaison, mais qu'on trouve parfois déclinés comme des noms de la 5<sup>e</sup> déclinaison : *plēbēs*, *famēs*. Les poètes scandent en effet l'ablatif *famē* avec un *-ē* long<sup>3</sup>, et l'on trouve les génitifs *plēbei* et *plēbi* chez Cicéron, de même que le nominatif *plēbēs* à la place de l'usuel *plēbs*.

- 
1. Si l'on compte *rēspūblica* comme un nom.
  2. On peut aussi noter le nom « rébus », qui est un latinisme : il s'agit d'une devinette « par les choses ».
  3. Virgile, *Énéide*, VI, 421, où il s'agit de Cerbère, à qui la Sibylle lance une boulette soporifique : « *Ille famē rabidā, tria guttura pandēns...* »

## Les noms en *-iēs*

### Quatre noms très courants : *diēs*, *aciēs*, *faciēs*, *speciēs*

Les noms de la 5<sup>e</sup> déclinaison en *-iēs* ont leurs génitif et datif singulier en *-iēi*. Le *-ē-* long en hiatus ne s'abrège pas devant l'*-i* final, contrairement à la règle, sans doute pour éviter l'évolution *iēi* > *iei* > *ii* > *i* (qu'on rencontre plus ou moins dans la forme *plēbī*<sup>4</sup>). Des formes comme *°di* ou *°faci* eussent prêté à confusion ; et, surtout, la présence de l'accent tonique sur l'*-i-* antépénultième a dû préserver les voyelles suivantes, pour éviter qu'il se retrouvât sur une voyelle devenue finale.

Le nom *diēs* est le seul nom masculin de la 5<sup>e</sup> déclinaison, et encore est-il parfois féminin, sans doute quand il est pris d'une façon plus abstraite<sup>5</sup>. Il est aussi le seul à être couramment utilisé au pluriel. On peut considérer aussi que l'adverbe *diū*, « longtemps », constitue une forme déclinée de *diēs*, qu'on peut rapprocher de *hūc*, *istūc*, *illūc*, *eō*, *quō*, qui marquent le lieu où l'on va, et correspondent à l'accusatif de direction, lequel se rapproche assez naturellement de l'accusatif d'étendue et de durée. On peut aussi assez facilement concevoir que dans les adverbes *hodiē* (*hō(c)diē*) et *cottidiē* (*quot-ī-diē*), on trouve une forme d'ablatif, et que ces mots appartiennent en quelque sorte au paradigme de *diēs*.

Tous les autres noms très courants de la 5<sup>e</sup> déclinaison se terminent en *-ciēs* : *aciēs*, *faciēs*, *speciēs*. On remarque assez facilement plusieurs points communs sémantiques entre ces trois mots : *aciēs*, « la lame, la ligne tranchante du regard, d'une armée » ; *faciēs*, « apparence, forme, face, visage » ; *speciēs*, « apparence, forme extérieure, beauté ; espèce ». On voit bien que, malgré leurs radicaux différents (*ac-* > *acer* ; *fac-* > *faciō* ; *spec-* > *\*speciō*, *spectō*), ces trois mots se rapportent facilement à l'apparence humaine, du regard, *aciēs*, à la silhouette générale, *speciēs*, en passant par le visage, *faciēs*. Mais il semble surtout ici que le suffixe *-iē-* ce qui se dégage de quelque chose, ce qui va vers l'extérieur, et qu'on peut ressentir de l'extérieur.

Il faut aussi s'arrêter sur la signification militaire du nom *aciēs*, « la ligne de bataille, l'armée en ligne de bataille », qu'on rapproche facilement de l'idée de « lame », de « ligne pénétrante ». Mais il est remarquable que ce nom s'associe en s'opposant au nom *agmen*, « l'armée en marche, la colonne ». Les deux radicaux de ces deux mots, *ac-* et *ag-*, même s'ils sont d'origine différente (*agmen* est à rapprocher de *agō*), ont des formes phonétiques extrêmement proches, alors qu'on les utilise dans des contextes très similaires : ce qui les distingue essentiellement pour un latin, c'est leur suffixe. Cela se comprend très bien si l'on entend dans le suffixe *-iē-* de *aciēs* l'idée de « ce qui se dégage de, ce qui émane de, ce qui apparaît de », ce qui s'associe assez naturellement à l'idée de « lumière » présente dans *diēs*.

À cet égard, le sens des descendants français de *faciēs* — « face », « surface » et « superficie » — sont assez intéressants : on y entend bien qu'il s'agit de ce qu'on peut regarder, de ce qu'on peut ressentir de l'extérieur, par le biais donc, de la surface de quelque chose : « Cet heureux temps n'est plus. Tout a changé de face / Depuis que sur ces bords les dieux ont envoyé / La fille de Minos et de Pasiphaé ». On pourrait aussi s'interroger sur le sens d'un descendant anglais du radical *fac-* : *fashion*, « la mode », emprunté au français « façon », de *factiō*. Comment l'idée de « fabrication » prend-elle le sens d'« apparence » ?

4. Cicéron, *Lois*, 3, 38.

5. Gaffiot cite « *diem inquirendi perexiguam postulare* » (Cicéron, *Verrines*, 1, 1, 6) : demander un délai très court pour faire une enquête : il s'agit d'une durée assez indéterminée.

## Les noms en *-iēs*, *-iēī* du latin classique<sup>6</sup>

Pour considérer l'ensemble des noms de la 5<sup>e</sup> déclinaison en *-iēs*, il faut distinguer les noms dont le radical se termine par une occlusive (b, d, c ; t) d'avec les noms dont le radical se termine par une sonante (n, r, v).

### Les noms en occlusive + *iēs*

#### *aciēs*, *faciēs*, *speciēs*

Distinguons parmi ceux-ci les noms en *-itiēs* des autres, en *-diēs*, *-ciēs*, *-biēs*. Parmi ces derniers, on s'attaquera d'abord à ceux dont le radical ne comporte qu'une seule syllabe — dès lors que nous avons déjà évoqué le cas de *diēs* ci-dessus. Dans tous ces mots, la voyelle précédant l'occlusive finale du radical est un *-ā-*, sauf dans *speciēs*<sup>7</sup> : *aciēs*, *faciēs*, *speciēs*, *maciēs*, *glaciēs* ; *rabiēs*, *scabiēs*.

Nous ajoutons donc quatre noms à notre étude : *maciēs*, « maigreur, aridité, sécheresse » ; *glaciēs*<sup>8</sup>, « glace, gelée, rigidité » ; *rabiēs*, « rage, fureur », *scabiēs*, « démangeaison, gale, aspérité ». Si les deux premiers, *maciēs* et *glaciēs*, évoquent assez facilement ce qui apparaît à la surface, les deux autres, *rabiēs* et *scabiēs*, paraissent plus éloignés de cette signification, et on a davantage envie de rapprocher ces noms de maladies de *tābēs*, *-is*, « corruption, putréfaction, liquéfaction ». On peut cependant essayer de les rapprocher en considérant qu'il s'agit de ce qui se manifeste à l'extérieur, et tend à s'étendre.

#### *effigiēs*, *perniciēs*, *meridiēs*

Parmi les noms en occlusive *-iēs*, considérons maintenant ceux dont le radical — ou, pour être plus précis, puisqu'il s'agit de noms préfixés ou composés —, dont le thème est composé de plusieurs syllabes : *effigiēs*<sup>9</sup>, *perniciēs*, *meridiēs*, *superficiēs*. Par apophonie, ils ont tous un *-ī-* avant la consonne finale du thème, sauf *meridiēs*, qui est composé de *medius* et de *diēs* (avec une dissimilation du premier *-d-*). On peut assez facilement ranger ces quatre noms en *-iēs* sous les sèmes « ce qui apparaît à la surface », pour *effigiēs*, « effigie, image, spectre » (de *fīngō*), *superficiēs*, « superficie, surface, construction de surface » et *meridiēs*, « midi, sud », et sous le sème « ce qui se propage de façon impressionnante » pour *perniciēs* (voir *nex* ; *noceō*), « destruction, ruine, fléau ».

#### *mollitiēs*, *sēgnitiēs*, *plānitiēs*

Restent les noms abstraits en *-itiēs*, qui sont le plus souvent des doublets de noms en *-itia*. Il est assez remarquable qu'il s'agit essentiellement de maladies ou de vices, comme c'est

6. Nous avons limité notre étude au latin classique au sens large, de Plaute à Suétone, et avons exclu les mots attestés seulement une ou deux fois dans cette période littéraire.

7. Et dans le cas très particulier de *requiēs*, *-ētis*, nom féminin de la 3<sup>e</sup> déclinaison qui connaît souvent l'accusatif *requiem*, et un ablatif en *-ē* : *requiē*.

8. Nous avons mis en gris les mots considérés, de façon conventionnelle, par la tradition scolaire française, comme « non-classiques », pour l'exercice du thème latin : ils n'appartiennent pas au vocabulaire de César et Cicéron (ou, éventuellement de Sénèque et de Pline le Jeune). Nous nous en sommes tenus à cette stricte contrainte, non dans l'idée de s'interdire vraiment ce vocabulaire, mais pour aider à organiser l'apprentissage du vocabulaire : on peut commencer par apprendre ce vocabulaire *classique* au sens très restrictif.

9. Nous n'avons pas signalé cette exception dans notre introduction, où nous annoncions des thèmes en *-b-*, *-c-*, *-d-*, considérant qu'on peut la ranger avec les thèmes en *-c-* : *rabiēs*, *scabiēs* — *aciēs*, *faciēs*, *speciēs*, *maciēs*, *glaciēs*, *perniciēs*, *superficiēs*, *effigiēs* — *diēs*, *meridiēs*.

le cas pour deux des plus courants d'entre eux : *mollitiēs*, « mollesse, faiblesse » et *sēgnitiēs*, « indolence, apathie, paresse ». En particulier, tous les exemples de Pline l'Ancien que citent Lewis et Short pour le sens concret de « souplesse, flexibilité » sont en fait des formes de *mollitia*, et non de *mollitiēs*. De même, l'exemple de sens abstrait positif qu'ils trouvent dans Cicéron (*Atticus*, I, 17, 4) est encore une forme de *mollitia*. Le suffixe *-itiēs* n'est pas un doublet dépourvu de signification du *-itia*. C'est un suffixe généralement péjoratif, qui marque un mauvais penchant. C'est ce qu'on retrouve dans *dūritiēs*, *sævitiēs*, *trīstitiēs*, *avāritiēs*, *nēquitiēs*, *scabritiēs*, *spurcitiēs*, *munditiēs*<sup>10</sup> — tirés de *dūrus*, *sævus*, *trīstis*, *avārus*, *nēquam*, *mundus* ; *scaber*, « rude, âpre, gâleux, qui gratte » ; *spurcus*, « sale, immonde, affreux ».

Mais parmi les noms en *-itiēs*, on trouve aussi *plānitiēs*, « surface plane, plaine, pays plat » ; *cānitiēs*, « blancheur, vieillesse » ; et *amīcitiēs*, une fois chez Lucrèce. On voit bien comment les deux premiers se rapportent à « ce qui s'étend » et « ce qui apparaît ». On peut comprendre aussi, à la lecture du passage en question de Lucrèce, qu'il s'agit de la tendance à l'amitié, de la tendance à se rapprocher : « *Tunc et amīcitiem cōpērunt jungere aventēs / fīnitimī inter sē, nec lādere nec violārī* »<sup>11</sup>.

L'énoncé de ces noms en *-itiēs* amène aussi à faire une remarque phonétique : sur 12 mots, tous ont la dernière syllabe de leur radical — celle qui précède le suffixe *-iti-* — lourde, par nature : *sēgnitiēs*, *plānitiēs*, *dūritiēs*, *sævitiēs*, *trīstitiēs*, *avāritiēs*, *nēquitiēs*, *cānitiēs*, *amīcitiēs* ; ou par position : *mollitiēs*, *munditiēs*, *spurcitiēs*. Ils ont tous, *scabritiēs* mis à part<sup>12</sup>, le même profil mélodique : est-ce du fait que ces mots nous ont essentiellement été transmis par des poètes épiques, qui écrivent en vers dactyliques, à commencer par Lucrèce ? Il en est de même, d'ailleurs pour les autres noms en occlusive *+iēs*, — mis à part *merīdiēs*, où l'*-i-* ne fait pas en réalité partie du suffixe, mais du radical : *aciēs*, *faciēs*, *speciēs*, *maciēs*, *glaciēs* ; *rabiēs*, *scabiēs* ; *effigiēs*, *perniciēs*, *superficiēs*. Ils prennent tous la forme d'un anapeste (úú—) ou d'un choriambes (—úú—), accentués au même endroit. On pourra d'autre part constater ci-dessous qu'il en va de même avec les noms en sonante *+iēs*.

## Les noms en sonante *+iēs*

### *prōgeniēs*, *seriēs*, *lūxuriēs*, *māteriēs*

Les sonantes qui peuvent terminer le radical des noms de la 5<sup>e</sup> déclinaison en *-iēs* sont, d'après notre relevé, au nombre de trois : *-n-*, *-r-*, *-v-*.

Deux noms sont en *-niēs* : *prōgeniēs* et *saniēs*. On comprend bien que *prōgeniēs*, « lignée, descendance, progéniture » correspond bien au sème prévu « qui s'étend, se propage », de même que *saniēs*, « sanie, pus, humeur, suc ».

10. Quand Catulle l'utilise, c'est pour railler sa victime : « *Hanc ad munditi<sup>em</sup> adde mundiōrem, / quod cūlus tibi pūrior salillōst, / nec tōtō deciēs cacās in annō...* » — « À cette puritanice ajoute plus pur encore / Ton cul, plus récuré qu'une salière / Et moins de dix fois l'an tu chies ta merde... » (*Carmen* 23). La *munditiēs* qu'évoque Ovide dans l'*Ars amātōria* (I, 513) n'est pas exempte non plus de persiflage : il s'agit d'une pureté artificielle qui doit dissimuler les défauts. De même, Aulu-Gelle (X, 3, 4) évoque-t-il la *munditiēs* de Gaius Gracchus pour la railler : « *Brevitās sānē et venustās et munditiēs orātiōnis est, quālis habērī fermē in cōmēdiārum fēstivitātibus solet.* » [Pas d'autres occurrences de *munditiēs* dans toute la latinité classique].

11. « Et les voisins commencèrent à lier des liaisons amicales : / ils renoncèrent entre eux aux vexations, aux violences. » [Guillaume Boussard, 2021]

12. Encore faut-il noter qu'en langue, pour ce qui est de l'accent tonique, une occlusive fait position avant une liquide : *intēgrum*, *colūbra* (cf. Niedermann 1945, §12, 2<sup>e</sup>). En poésie aussi, on peut scander *scāb-ri-ti-ēs...*

Huit noms sont en *-riēs* : *seriēs*, *lūxuriēs*, *māteriēs*, *barbariēs*, *cæsariēs*, *temperiēs*, *intemperiēs*, *pauperiēs*. On voit bien pourquoi le premier, *seriēs*, « suite, enchaînement, tresse » correspond au sème « ce qui s'étend, se propage ». Il en est de même pour *lūxuriēs*, « exubérance, surabondance, profusion » et *intemperiēs*, « état déréglé, excessif, calamité, débordement, intempérie ». On voit aussi pourquoi *cæsariēs*, « la chevelure » répond bien aux sèmes « ce qui apparaît en surface » et « ce qui s'étend ».

Les noms *māteriēs*, *barbariēs*, *temperiēs* et *pauperiēs* paraissent plus difficiles à expliquer. On peut cependant proposer les hypothèses suivantes, qu'il faudrait éprouver en les mettant à l'épreuve des textes. *Barbariēs* et *pauperiēs* pourraient, si nous avons correctement compris le sens du suffixe *-iēs*, signifier « fait d'apparaître barbare, pauvre », avec, éventuellement une nuance vers « ensauvagement » pour l'un, et « appauvrissement » pour l'autre. *Temperiēs* « température, mélange, alliage, juste proportion » pourrait bien être formé à partir de *intemperiēs*.

On peut rapprocher le nom *māteriēs* du nom *rēs*, en considérant qu'il s'agit des mots les plus abstraits qui soient pour désigner tout ce qu'il y a de plus concret : la *māteriēs* serait ce qu'on peut concevoir de la *māteria* : ce qui en apparaît aux yeux de l'esprit. On pourrait aussi supposer que *māteriēs* désignerait davantage ce dont on façonne les choses, la texture qui en apparaît au toucher (voir *scabiēs*), à la vue. Mais il vaudrait mieux commencer quel est véritablement le sens de ce mot en latin sans se laisser aveugler par ses descendants français. En effet, pour les latins, *māteriēs*, de même que *māteriā*, est un dérivé de *māter*. C'est, en particulier, la *māter*, qui, dans un arbre donne naissance aux rameaux : le tronc, ou le fût d'un arbre, qui, abattu, deviendra un grume. La *māteriēs* / *māteria* est ce tronc et le bois dont est fait ce tronc. Pour différencier les deux termes<sup>13</sup>, on peut proposer l'hypothèse suivante : la *māteriēs* serait davantage le tronc du bûcheron, le bois sur pied, ou qui vient d'être abattu : d'une certaine façon, il appartient encore à l'arbre. La *māteria*, ce serait davantage le bois qu'utilise le charpentier, le matériau de son travail. Au sens abstrait, pour un orateur par exemple, la *māteriēs*, ce serait les sources, les modèles qu'on peut lui proposer, qu'il peut utiliser, dans lesquels il peut puiser, et qui existent en dehors de lui. La *māteria*, ce serait la matière dont il s'est emparé, dont est tissé son discours.

Sept noms sont en *-viēs*, dont six composés de \**luviēs* et un nom assez rigolo : *colluviēs*, *ēluviēs*, *illuviēs*, *prōluviēs*, *alluviēs*, *dīluviēs* ; *ingluviēs*. Les premiers sont issus de *lavō*, *lautum*, « laver, nettoyer », et évoquent les eaux abondantes, débordantes (*alluviēs*, *dīluviēs*, étymon de « déluge ») qui lavent, et qui sales (*colluviēs*, *ēluviēs*, *illuviēs*, *prōluviēs*) sont issues d'un lavage : ces mots sont généralement très péjoratifs, et peuvent évoquer l'immondice, la fange, la diarrhée. Le dernier, *ingluviēs*, est à rapprocher de *gula*, « œsophage, gosier, gorge », et désigne le gésier, le jabot des oiseaux, et au sens figuré, la glotonnerie.

---

13. Les dictionnaires les signalent comme des doublets et ne les différencient pas pour le sens. Il faut tout de même remarquer, pour commencer, que *māteria* est presque dix fois plus fréquent que *māteriēs*, et que seuls les nominatif, accusatif et ablatif singuliers de ce dernier sont usités : *māteriēs*, *māteriem* et *māteriē*.